

Lectures | **Reading**
de | ***La Nouvelle***
La Nouvelle | ***Héloïse***
Héloïse | **Today**

publié sous
la direction de

edited
by

Ourida Mostefai

Pensée libre, n^o 4

Association nord-américaine des études Jean-Jacques Rousseau
North American Association for the Study of Jean-Jacques Rousseau

Ottawa 1993

**CANADIAN CATALOGUING IN
PUBLICATION DATA**

**DONNÉES DE CATALOGAGE
AVANT LA PUBLICATION (CANADA)**

Main entry undert title:

Vedette principale au titre:

Lectures de la Nouvelle Héloïse =
Reading La Nouvelle Héloïse today

Lectures de la Nouvelle Héloïse =
Reading La Nouvelle Héloïse today

(Pensée libre ; no. 4)
Text in French and English.
Includes bibliographical references.
ISBN 0-9693132-3-3

(Pensée libre ; no. 4)
Texte en français et en anglais.
Comprend des références
bibliographiques.
ISBN 0-9693132-3-3

1. Rousseau, Jean-Jacques, 1712-1778.
Nouvelle Héloïse. I. Mostefai, Ourida
II. North American Association for the
Study of Jean-Jacques Rousseau. III.
Title: Reading La Nouvelle Héloïse
today. IV. Series.

1. Rousseau, Jean-Jacques, 1712-1778.
Nouvelle Héloïse. I. Mostefai, Ourida
II. Association nord-américaine des
études Jean-Jacques Rousseau. III. Titre:
Reading La Nouvelle Héloïse today. IV.
Collection.

PQ2039.L43 1993
848'.509 C94-900020-5E

PQ2039.L43 1993
848'.509 C94-900020-5F

Ouvrage publié grâce au concours de l'Association nord-américaine des études Jean-Jacques Rousseau, grâce à une subvention des Services Culturels français de Boston, et grâce à l'aide de la Faculté des Arts et des Sciences de Boston College.

The publication of this volume was made possible by the cooperation of the North American Association for the Study of Jean-Jacques Rousseau, by a grant from the French Cultural Services in Boston and by the support of the Graduate School of Arts and Sciences at Boston College.

© Association nord-américaine des études Jean-Jacques Rousseau / North American Association for the Study of Jean-Jacques Rousseau, 1993.

ISBN 0-9693132-3-3

Collection « Pensée libre » dirigée par Guy Lafrance.
Revision de textes, typographie et mise-en-page par Daniel Woolford.

Pensée libre series editor: Guy Lafrance.
Text editing, typesetting and layout by Daniel Woolford.

Imprimé au Canada
Printed in Canada

LA CIRCULATION DES LETTRES

DANS LE ROMAN

OU LE PARTAGE DES POUVOIRS

[...] reçois tout ce que tu donnes, *il n'y a* que ça, il n'y a qu'à recevoir (c'est pourquoi une théorie de la réception est aussi nécessaire qu'impossible).

Jacques Derrida

Dans *La Nouvelle Héloïse*, la circulation des lettres, c'est-à-dire la relation qui s'établit entre l'écriture et les lectures¹, détermine un partage des pouvoirs entre les personnages, de telle façon qu'il n'est pas possible de construire une hiérarchie, malgré la force d'attraction exercée par l'énigmatique Julie.

Écrire et lire sont deux activités complémentaires, mais elles ne se présentent jamais comme symétriques. Même quand on peut penser qu'une lettre ne s'adresse qu'à un seul personnage, nous vérifierons qu'elle se destine virtuellement à être lue dans une autre perspective et selon d'autres critères. La lecture déconstruit l'écriture et démontre qu'un texte dépend de l'intelligence et des sentiments de ses lecteurs.

La circulation des lettres dans ce roman connaît alors des détours inattendus, des interceptions topiques et des suppressions mystérieuses qui constituent un système flottant et dynamique, fondé sur une économie de l'échange où donner et recevoir se présentent comme une alternative à l'économie mercantile. Si nous analysons le roman de ce point de vue, nous verrons s'effacer le régime contractuel des trois dernières parties, tel que Paul de Man l'a analysé², pour voir apparaître un système qui se remet continuellement en cause.

-
1. Sur le problème de l'écriture et de la lecture, voir Jacques Derrida, *De la grammatologie*, Paris, 1967; Paul de Man, *Allégories de la lecture*, Paris, 1989; R. J. Howells, « Désir et distance dans *La Nouvelle Héloïse* », *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, 230, 1985, et « Rousseau, *La Nouvelle Héloïse* and the Power of Writing », *Degré Second*, 1985; Christie V. McDonald, *The Dialogue of Writing*, Waterloo, 1984.
 2. Paul de Man, *Allégories de la lecture*, p. 240-252.

La mise en scène du roman

Le problème de l'écriture et de la lecture s'inscrit dès le premier moment dans les préfaces et se prolonge, avec quelques distorsions, dans les notes. L'alternance, étudiée par Paul de Man, entre l'Auteur (celui qui a écrit un Tableau) et l'Éditeur (celui qui a lu pour donner à lire³) marque le régime de ce roman qui, dans les Préfaces, refuse de choisir l'une ou l'autre hypothèse. On comprend bien cette oscillation. Un auteur possède un pouvoir absolu sur son écriture, mais il ne peut pas trouver une distanciation suffisante pour la lire. Il est trop engagé. Par contre, l'éditeur détient une liberté absolue : il peut légitimer, critiquer, s'éloigner de l'écriture des autres. Dans les notes, Rousseau n'abandonne pas facilement son rôle d'Éditeur, ce qui lui permet d'installer quelques vérités absolues (les moments où il légitime les affirmations de ses personnages) dans un univers flottant. Le rôle de l'Éditeur est mené jusqu'aux dernières conséquences (même Julie est l'objet d'une note ironique), quoique nous ne puissions pas attendre une lecture « vraie » de la part de quelqu'un qui signe son nom en affirmant sa partialité (lettre IV, seconde partie, p. 231⁴).

Nous pouvons alors choisir l'une de ces trois hypothèses :

1. La correspondance est réelle — Rousseau a travaillé les lettres, il les a choisies, supprimées, fondues;

2. La correspondance est une fiction — l'auteur s'appelle J.-J. Rousseau;

3. Rousseau n'est pas l'auteur de ce roman (lettre XX, première partie, p. 70), qui est une fiction qui ne se préoccupe pas de la vraisemblance (lettre LXV, première partie, p. 186).

Le paratexte nous empêche de savoir quel fut le point de départ. On peut trouver plusieurs explications. On pourra dire que l'effacement de l'origine de l'écriture renforce les pouvoirs de la lecture. Comme Howells l'a bien vu⁵, le roman suppose un vide, une histoire qui n'est pas racontée. En contrariant la topique du roman épistolaire du XVIII^e siècle qui explique comment les lettres ont été découvertes et publiées, Rousseau établit un temps mort entre la fin de la correspondance et sa publication. Il laisse le lecteur supposer que ces lettres appartiennent à un passé lointain, à un espace perdu,

3. *Ibid.*, p. 254.

4. Toutes les références se rapportent à l'édition de la *Pléiade*, *Œuvres complètes*, II, Paris, 1964.

5. Cf. Howells, « Rousseau, *La Nouvelle Héloïse* and the Power of Writing », p. 27.

en ensevelissant ses personnages dans une sorte d'univers mythique. Nous ne pouvons qu'être d'accord avec Paul de Man⁶ quand il écrit que ce roman se veut invraisemblable.

Analysons le rôle des notes. Son caractère excessif nous parle d'un Éditeur qui oscille entre une connaissance absolue et un savoir limité. Il sait qu'il y a des lettres perdues, mais il affirme qu'il les a choisies. Il lit, il ne cesse de lire les lettres en prenant une distance critique ou en se laissant séduire par le style, les sentiments ou les affirmations des personnages. Son attitude est toujours ambiguë et changeante, et détermine des moments d'incertitude dans l'œuvre. Si l'on reprend la première note sur les lettres de Paris (lettre XIX, seconde partie, p. 231), on peut constater que Rousseau (ou Jean-Jacques) laisse à Saint-Preux (le personnage le plus critiqué de l'œuvre) le droit de parler de la Ville. L'Éditeur prend ses distances au nom de la vérité absolue, puisqu'il ne peut plus parler avec l'innocence d'un homme de vingt-quatre ans. S'il ne veut pas souiller ses écrits avec ses passions, il donne à Saint-Preux (le plus innocent de tous les lecteurs) la légitimité, le droit de faire un portrait de ce lieu de perdition. Cependant, Saint-Preux n'est pas un témoin valable puisque l'Éditeur ne résiste pas à l'envie de corriger les erreurs les plus évidentes et de dénoncer les interprétations précipitées. De plus, Saint-Preux se laisse corrompre par le style et les mœurs de la capitale. Le lecteur est obligé de ne pas choisir. En effet, s'il ne peut pas croire aveuglément à cet éditeur/auteur trop compromis, il est obligé de sourire de la naïveté du « galant philosophe ». On pourrait multiplier les exemples.

Rousseau s'adresse donc à un lecteur impossible, qui doit être intelligent⁷ pour pouvoir déconstruire toutes les contradictions, et sensible pour être capable d'adhérer immédiatement à la beauté et à la bonté du livre⁸. La lecture de l'intelligence est incompatible avec la lecture du cœur : la première exclut la seconde, puisque la raison empêche l'adhésion sentimentale, en exigeant un effort de déconstruction; la deuxième ne peut fonctionner qu'à travers un aveuglement de la raison. On verra que ces deux lectures se partagent entre les personnages — Julie et Claire sont les lectrices les

6. Paul de Man, *Allégories de la lecture*, p. 240.

7. « Quoi Julie! aussi des contradictions [...] » (lettre VIII, sixième partie, p. 694). Voir aussi la note à la lettre XIII de la cinquième partie, p. 625.

8. Voir surtout la dernière note du roman (p. 745).

plus « intelligentes » de l'œuvre⁹, Saint-Preux représente la lecture naïve, aveuglée par la passion¹⁰.

Écrire et lire

Si nous mettons en rapport la compétence épistolaire en ce qui concerne l'écriture et la lecture de chaque personnage avec la circulation des lettres dans le roman, nous arriverons à des conclusions inattendues.

On connaît bien le pouvoir de Saint-Preux. Ses lettres séduisent Julie en ayant un étrange pouvoir sur son corps. Julie pleure, s'évanouit et tombe malade quand elle lit les lettres les plus émouvantes de son amant. Paradoxalement, elle se révèle une lectrice intelligente : elle sait déconstruire les ruses linguistiques du philosophe, elle censure et son style et son comportement¹¹. Par contre, Saint-Preux est complètement aveugle face aux lettres de Julie et de Claire. Il considère que l'écriture de Julie est sacrée et il se montre incapable d'analyser l'éloquence de sa maîtresse, même quand ses artifices sont visibles aux yeux du lecteur le plus innocent. Aveuglé par la passion presque jusqu'à la fin du roman, Saint-Preux reçoit les lettres de sa maîtresse avec une crédulité qui n'est pas en accord avec sa fonction de précepteur, sa culture, son savoir rhétorique, sa qualité d'écrivain. Il accepte même les mensonges involontaires de sa maîtresse. On comprend bien comment les lettres de Julie se transforment en un livre sacré, en effaçant leur caractère textuel¹². Elles représentent la loi ou la possibilité de sa

9. Julie lit ce qui n'est pas écrit. Elle devine le suicide de Saint-Preux et elle condamne les plaisirs solitaires de son amant, en se fondant probablement sur une phrase qui pouvait être interprétée d'une façon différente (lettre XV, seconde partie, p. 237).

10. Cf. « Désir et distance dans *La Nouvelle Héloïse* », p. 227.

11. Nous nous éloignons un peu de la lecture de Howells quand il écrit : « Julie as reader is fascinated by Saint-Preux's writing: Saint-Preux as reader is fascinated by hers » (Howells, « Rousseau, *La Nouvelle Héloïse* and the Power of Writing », p. 22). Nous croyons que la lecture des deux amants est substantiellement différente : Saint-Preux se laisse séduire par l'écriture de Julie, parce qu'il la confond avec la Loi, la vérité, le *Logos*; Julie se laisse corrompre par l'écriture de Saint-Preux, ce qui ne l'empêche pas de déconstruire ses « ruses ». Nous sommes d'accord avec Howells quand il affirme que Saint-Preux demande à être lu. Cependant, nous pensons que le pouvoir de Saint-Preux s'affirme à la fin du roman, quand il devient capable de « lire » la lettre VII de Julie.

12. La transformation des lettres de Julie en livre a été analysée par Howells dans l'article que nous venons de citer.

transgression : l'éthique se confond avec l'esthétique dans un recueil qui devient sacré.

L'intelligence de Claire, le seul personnage qui sait lire le cœur et l'écriture de Julie, s'affirme dès la première partie du roman : « Je t'entends et tu me fais trembler » (lettre VII, première partie, p. 44). Claire lit ce qui n'est pas écrit, ce que Julie ne peut pas écrire, ce qu'elle ne peut pas savoir. Son pouvoir repose sur cette compétence linguistique qui lui fait deviner la conduite future de Julie, ses contradictions, les formes qu'elle emploie pour échapper à la vérité.

La lecture masculine est plus littérale que la lecture féminine. Milord Édouard croit aux paroles de Saint-Preux et Wolmar sait seulement ce qu'il peut observer ou lire. Par contre, Wolmar est le personnage chargé de penser le problème de la destination épistolaire. Avant d'analyser cette compétence unique, nous voulons étudier la circulation des lettres dans le roman.

La circulation des lettres et des secrets

C'est la forme et non le contenu qui définit le roman épistolaire. Si l'on accepte la définition minimale du roman épistolaire (un roman qui est constitué par un ensemble de lettres), on arrivera rapidement à la conclusion que la circulation des lettres dans le roman est une forme de progression de l'intérêt romanesque parce que les secrets sont confondus avec le corps de l'écriture¹³.

L'échange des lettres révèle et cache en même temps les secrets qui se confondent avec la correspondance entre les différents personnages. Au contraire des romans épistolaires des XVII^e et XVIII^e siècles, *La Nouvelle Héloïse* nous surprend parce que les secrets sont toujours prêts à être révélés, comme si l'univers imaginaire de l'œuvre, analysé par Starobinski¹⁴, exigeait une circulation excessive de certaines lettres,

13. La relation entre la lettre et la confidence a été étudiée par Janet Altman dans son remarquable livre *Epistolarity, Approaches to a Form*, Columbus, 1982. Le topos du secret est l'objet de recherche de l'équipe portugaise de la SATOR (Société d'Analyse de la Topique dans les Œuvres Romanesques) qui a aussi intégré des chercheurs étrangers. Une partie des résultats a été publiée dans les *Actes du Troisième Colloque de la SATOR, Papers on French Seventeenth Century Literature*, 61, 1991.

14. Jean Starobinski, *La Transparence et l'obstacle*, Paris, 1971.

même quand elles renvoient au côté le plus intime et le plus caché d'un personnage¹⁵.

On sait que les lettres écrites par Saint-Preux à Julie ont été découvertes par la mère de celle-ci, dans une situation typique et topique du roman épistolaire. Elles constituent le deuxième « recueil¹⁶ », qui a peut-être été communiqué à Wolmar par le père de Julie. Ces lettres sont connues de tout le monde. Claire les lit, même les plus intimes, ce qui lui donne un pouvoir absolu sur Julie. Milord Édouard cite une lettre sur le Valais (lettre III, seconde partie, p. 199), ce qui peut signifier qu'il connaît aussi la correspondance amoureuse de Saint-Preux. Les éditeurs de la *Pléiade* réagissent contre cette lecture qui ne devait pas avoir lieu. Dans notre perspective, il ne s'agit pas d'une maladresse de Rousseau, mais de la création d'un univers épistolaire où il n'y a pas de lettres secrètes. La lettre d'amour doit circuler pour que les autres y puissent reconnaître la force de la passion et de la vertu.

Les exemples de la circulation des lettres dans le roman se multiplient. On dirait que les détours renforcent le pouvoir de l'écriture. La lettre que Julie a écrite à Milord Édouard pour le dissuader du duel est montrée à Saint-Preux, qui la restitue à Julie après l'avoir « écrite au fond de [son] cœur » (lettre LX, première partie, p.167).

La deuxième partie du roman débute avec une lettre où Saint-Preux se plaint de la cruauté de Julie. Cette lettre « efféminée » sera l'objet de la censure de Julie (lettre VII). Claire la suit (lettre VIII), en faisant les mêmes reproches, ce qui démontre qu'elle a lu la lettre adressée à sa cousine. Saint-Preux apprend vite les nouvelles lois de cet univers et s'excuse devant Claire (lettre X), qui évidemment va montrer la lettre à la vraie destinataire (lettre XI, p. 221). La lettre de Milord Édouard qui propose à Julie un mariage en Angleterre sera lue et relue par Claire (lettre IV, p. 201). En refusant de choisir au nom de Julie, Claire oblige Julie à choisir après la lecture qu'elle fait de cette « fatale Lettre » (lettre V). Il ne sera pas nécessaire de faire remarquer que la lettre VI de Julie à Milord Édouard sera lue par Saint-Preux (lettre X, p. 219).

15. Claire avoue à Saint-Preux qu'elle a lu une lettre intime qu'il a écrite à Julie : « Souvenez-vous de cette lettre si passionnée, écrite le lendemain d'un rendez-vous téméraire » (lettre VII, troisième partie, p. 321).

16. Cf. Howells, « Rousseau, *La Nouvelle Héloïse* and the Power of Writing », p. 27.

Saint-Preux commence alors à adresser ses lettres aux deux cousines en confondant l'amitié et l'amour. En même temps, Julie écrira sous la dictée de Claire, en préparant les trois dernières parties du roman où le mariage empêche la destination directe. La communication se fera presque toujours à travers les lettres des autres.

Les stratégies de Wolmar

Dans cet univers où tout peut circuler, les lettres et les passions, où tout se donne et se reçoit, Wolmar est le seul qui se refuse à lire les lettres échangées entre Julie et Claire.

En étant le seul personnage à penser les problèmes complexes de la destination, Wolmar ne veut pas que Julie lui donne à lire les lettres qu'elle adresse à sa cousine. Il sait bien que sa femme commencerait à écrire plus pour lui que pour Claire, ce qui installerait une situation trop ambiguë. Il veut retirer à Julie l'expédient qu'elle a imaginé pour exercer l'auto-censure.

En connaissant les lois de la circulation des lettres et des secrets dans le roman, Wolmar affirme qu'« il y a mille secrets que trois amis doivent savoir et qu'ils ne peuvent se dire que deux à deux » (lettre VII, quatrième partie, p. 431). En effet, dans la quatrième partie, Claire et Julie s'écrivent dans une apparente liberté et Saint-Preux s'adresse à Milord Édouard. Mais la lettre XIV prouve que cette stratégie de Wolmar frôle la perversion, puisqu'il avoue l'inavouable : il connaît les lettres échangées entre Claire et Julie. Je cite :

Telle est l'énigme que forment les contradictions fréquentes que vous avez dû remarquer en eux, soit dans leurs discours soit dans leurs lettres. Ce que vous avez écrit au sujet du portrait (p. 508)

En même temps, Wolmar demande l'aide de Claire pour effacer les « idées chères » qui constituent le passé des deux amants. En affirmant qu'elle a aidé à les faire naître, Wolmar paraît comprendre l'une des lois de l'imaginaire épistolaire du roman : le partage du langage de l'amour renforce son pouvoir. Il cherche à établir une loi inverse : le partage du langage de la vertu effacera le pouvoir de la passion.

Wolmar représente l'œil du pouvoir fondé sur la raison et il veut défaire le réseau des relations qui ont supporté le « fol amour » de Julie et de Saint-Preux. Il s'aperçoit des dangers de la distance et il choisit

une action à partir du dedans. La profanation du bosquet est une savante déconstruction. Cet asile dans lequel Julie n'osait pas entrer perd son caractère sacré et mythique en se transformant en un espace de promenade. Cependant, il faut remarquer que le savoir de Wolmar repose sur la lecture des lettres de Saint-Preux. Son effort thérapeutique ne se fonde pas sur un pouvoir surnaturel, mais sur une connaissance réelle. Wolmar a lu la vertu de sa femme et de l'amant de celle-ci dans une lettre ancienne où ils renonçaient à un rendez-vous amoureux pour faire le bien.

Wolmar arrive, en partie, à altérer le système de la circulation des lettres, mais il ne peut pas répéter avec Julie la correspondance que celle-ci a échangée avec Saint-Preux. En effet, dans la première partie du roman, Julie et Saint-Preux s'écrivent, même si Julie fait passer leur communication par l'intermédiaire de Claire.

Quand Wolmar part et laisse les deux amants seuls, Claire conseille à Julie de « faire pendant l'absence de [son] mari un journal fidèle pour lui être montré à son retour, et de songer au journal dans tous les entretiens qui doivent y entrer » (lettre XIII, quatrième partie, p. 505). Claire veut installer une correspondance directe entre sa cousine et Wolmar. En écrivant pour soi et pour son mari, Julie obéira à une double loi : elle dira la vérité (c'est son devoir) et pour la dire elle ne pourra pas céder au désir (c'est sa vertu). Dans cet expédient, il y a une inversion. On ne décrira pas ce qui s'est passé, puisque ce qui se passera dépendra de l'écriture qu'on se propose de faire. Étrange univers! Wolmar ne recevra pas de la bouche de Julie la confession de la scène du lac. Julie coupable ne peut pas écrire et encore une fois la faute sera transmise par Claire... et racontée par Saint-Preux à Milord Édouard.

La stratégie de Wolmar passe aussi par un échange symbolique. Il veut remplacer le pouvoir que Julie continue à exercer sur Saint-Preux par son propre pouvoir de père. En plus, Saint-Preux sera chargé d'une dure mission : séparer Milord Édouard de Laure et de la Marquise. Celui qui a toujours été l'objet de la volonté des autres, même quand il est revenu des « extrémités de la terre », peut une fois dans sa vie exercer un pouvoir, dicter une loi, confier un secret concernant une troisième personne. Saint-Preux conduira Milord Édouard à travers les durs chemins de l'amour vertueux et il choisira Wolmar comme confident. Il ne dira rien à Julie et à Claire. Les deux cousines perdant un pouvoir, Saint-Preux en acquiert plusieurs.

Cette preuve initiatique transforme le philosophe. Il représentait l'écrivain, c'est-à-dire celui qui se laisse lire. Il commence à exercer un pouvoir qui lui était inconnu : la lecture. En déconstruisant la lettre de Julie, Saint-Preux refusera aussi sa loi — il ne reviendra pas pour partir.

Conclusion

La circulation des lettres dans le roman peut être analysée comme une métaphore de l'univers symbolique de l'œuvre. Elle repose sur un imaginaire du don, où recevoir se transforme en un devoir qui doit être accepté. On pourrait relire le roman dans cette perspective.

Saint-Preux, c'est-à-dire celui qui ne possède presque rien, sera obligé de tout accepter. Il reçoit l'honneur de Julie, le plus sacré des dépôts qu'il rend, son argent, sa double loi (sa vertu et son amour), son mariage, l'hospitalité de Wolmar, l'amitié de Milord Édouard. Il se transforme même en un objet qui circule des mains de Julie aux mains de Claire. Il a le privilège d'être enlevé par Milord Édouard. Plus tard, il sera envoyé au sage Wolmar. Les lettres de Saint-Preux circulent tout comme lui. Il est lu par Julie, sa première destinataire, puis par Claire, qui partage les secrets de sa cousine, par la mère de Julie, par Milord Édouard et par Wolmar. Son pouvoir se fonde sur une écriture du cœur : il sait se faire aimer et pardonner.

Julie paraît imposer sa loi. Elle lit, mais elle ne se laisse pas lire par l'univers masculin. Même le sage Wolmar se montre incapable de pénétrer dans ce monde opaque. Elle écrit pour inscrire une loi, mais l'origine de son pouvoir reste énigmatique, même pour Claire qui la comprend trop bien.

On a déjà souligné que Claire est la lectrice la plus intelligente de l'œuvre. En ne demandant rien, elle paraît tout recevoir : l'amitié de Julie et de Saint-Preux, la confiance de Wolmar et la complicité de tous les personnages du roman. Son pouvoir s'établit parce qu'elle peut lire et le cœur et les lettres.

Wolmar n'écrit pas beaucoup. Il se définit comme un œil vivant, mais il ne possède pas le don de lire dans les cœurs, malgré les affirmations de Julie, de Saint-Preux et de Claire.

Milord Édouard n'écrit pas, il décrit des situations, des états d'âme, des aventures. Il semble être un lecteur assez naïf : il accomplit des devoirs au nom de l'amitié, il console Saint-Preux, il se fâche avec lui et il reçoit ses confidences. Son pouvoir est toujours délégué. Il est

chargé par Claire d'éloigner Saint-Preux, il accomplit la mission que Wolmar lui a donnée pour éprouver la guérison de son ami. Il donne tout ce qu'il a : il offre à Julie une autre vie, il consacre une partie de la sienne à élever l'ignorant précepteur.

À la fin du roman, les dons s'échangent. Saint-Preux vertueux donne à Julie ce qu'il a reçu d'elle. Milord Édouard recevra des mains de Saint-Preux ce qu'il lui a appris : l'amour de la vertu, le refus d'un mariage d'amour.

Julie essayera de donner Saint-Preux à Claire et Claire à Saint-Preux. L'offre ne sera pas acceptée et l'univers symbolique de l'œuvre se défait.

*Teresa Sousa de Almeida
Université Nouvelle de
Lisbonne*